

1 Le prophète Sophonie vivait au VII<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ. Il était donc contemporain de Jérémie et il a exercé son ministère sous le règne de Josias. Le recueil de sa prédication est aussi bref que contrasté, trois chapitres en tout et pour tout. Au chapitre 1, il annonce le jugement de Dieu. Le tableau est dramatique : 'jour de courroux, jour de détresse et d'angoisse, de dévastation et de ravage, jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuées et de brouillard, jours de sonnerie de guerre et de cris de guerre.' Mais on a conservé de lui un autre oracle, celui qui clôt son livre au chapitre 3 : 'N'aie pas peur, Sion, le Seigneur ton Dieu est au milieu de toi en héros, en vainqueur. Il est tout joyeux à cause de toi, dans son amour il te renouvelle ; il jubile et crie de joie à cause de toi.' D'un côté nous avons le jugement. De l'autre la grâce. D'un côté la détresse et de l'autre la promesse. Grâce et jugement, colère et miséricorde, paix et épée, sont antagonistes. D'un côté le non de Dieu et de l'autre le oui de Dieu à l'humanité. Comment rendre compte de cette dichotomie ?

2 On peut bien sûr retenir un seul aspect, un seul visage de Dieu. Certains courants du christianisme ont valorisé le Dieu du jugement, du non adressé à un monde pécheur. Il serait facile de composer une anthologie d'une prédication de la peine et du châtement, un discours terroriste censé défendre les prérogatives d'un Dieu justicier. Les représentations de ce Dieu-ci sont d'ailleurs foisonnantes. Je pense par exemple au tympan de Conques, à celui de la cathédrale de Bourges, ou encore à l'Hôtel-Dieu de Beaune édifié au XV<sup>ème</sup> siècle pour l'assistance des pauvres de cette petite ville de Bourgogne. Les malades en salle commune passaient leurs jours et leurs nuits sous un splendide retable, oeuvre de Rogier de la Pasture. Il met en scène le Christ du jugement dernier qui fait le tri entre les bons et les méchants. C'est l'archange Michel qui pèse les âmes, avant que les élus ne rejoignent de verts pâturages tandis que les réprouvés s'engouffrent dans une bouche de flamme et de feu. Alors crainte et tremblement pour ceux qui n'auraient pas la conscience tranquille ou tranquille assurance du petit reste de ceux qui veulent croire en leur élection, à l'instar de ces baptistes anglais qui chantaient : *C'est nous la troupe des élus, Que soient damnés tous les autres, L'enfer pour vous et pour les vôtres, Au paradis pas de cohue.* Quand on en est là, l'épée met en pièces la paix. Le grand historien Jean Delumeau parlait de pastorale de la peur, qui mettait en scène un Dieu chargé de nous faire marcher droit. C'est d'ailleurs de l'image de ce Dieu-là qu'un certain Martin Luther s'est libéré en plongeant dans la lecture et la méditation de l'Écriture sainte.

3 A l'inverse aujourd'hui on prêche beaucoup l'amour universel de Dieu : Dieu est amour et pardon. Et c'est vrai ; nous plaçons notre confiance en un Dieu qui fait grâce, non pas comme un roi qui pardonne à ses sujets, mais comme père qui veut manifester sa bienveillance. La grâce de Dieu, c'est l'affirmation que Dieu se donne sans marchandage, en voulant notre bien. Mais trop souvent il s'agit d'une grâce à bon marché, comme disait Bonhoeffer. Pas de la grâce qui coûte. Écoutez-le : « C'est l'ennemie mortelle de nos vies de chrétiens, de nos vies d'Église, de notre Église. La grâce à bon marché, c'est la grâce considérée comme une marchandise à liquider, le pardon au rabais, la consolation à bas prix, la cène ou le baptême banalisés. C'est la grâce servant de magasin intarissable à l'Église et où des mains inconsidérées puisent pour distribuer ou obtenir sans hésitation et sans limite. C'est la grâce non tarifée, la grâce qui ne coûte rien. Par nature même, la facture est d'avance et définitivement réglée. Avec une telle

doctrine, comprise comme grâce à bon marché, nous fabriquons un voile – et de plus un voile « sanctifié » – pour couvrir nos péchés, péchés dont nous ne nous repentons pas et dont nous ne tenons pas à être libérés. Au fond, la grâce à bon marché est la justification du péché et non du pécheur. » Cela aussi est à entendre. C'est la grâce que donne le Dieu des valeurs et des bons sentiments. C'est la grâce, mais sans l'obéissance à la parole et sans la croix.

4 Certains ne renoncent pas à vouloir articuler le jugement et la grâce. Parfois j'entends dire que le jugement relèverait de l'Ancien Testament et que le Nouveau Testament inaugurerait le nouveau régime de la grâce. A l'Ancien Testament, le Dieu de crainte. Au nouveau, celui de l'amour. Le temps de la loi et le temps de la liberté. On oppose un le Dieu qui punit et qui châtie au bon Dieu qui pardonne et fait miséricorde. Dans la même perspective certains opposent l'Ancien et le Nouveau Testament. Dans la foulée parfois, ils suggèrent que pour nourrir sa foi, sa piété, son témoignage, le Nouveau Testament suffit et qu'il faut délaissier la bible hébraïque avec ses histoires de violence et la mise en scène d'un dieu jaloux et colérique. Cette interprétation vaut ce qu'elle vaut. Elle permet de résoudre de manière simple, pour ne pas dire simpliste, la question délicate du rapport entre le christianisme et le judaïsme qui en est le lieu originel. Elle favorise l'idée que l'ancien est périmé du fait de la nouveauté apportée par le Christ. Or un simple constat suffit : il y a de l'ancien dans le neuf et du neuf dans l'ancien. Par exemple : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, exhortation évangélique par excellence (on la trouve en Matthieu, Marc et Luc) nous vient directement du Livre des lévites. Elle est gravée au fronton de la synagogue d'Arcachon. Ou encore la nouvelle alliance évoquée par Jérémie, on la trouve aussi chez Paul (2 Corinthiens) et dans l'Épître aux Hébreux. Mais le jugement dernier est aussi dans l'Évangile (selon saint Matthieu). Le neuf et l'ancien se répondent mutuellement.

4 Sans doute convient-il d'accepter l'idée que Dieu est tout à la fois parole de grâce et de jugement, qu'il est à la fois le oui de la bénédiction accordée à sa création et le non jeté à un monde pécheur. Jésus-Christ est porteur de ce oui de Dieu à l'humanité et il l'est pour toute l'humanité. Et sur la croix Jésus a pris sur lui et sur lui seul le non que Dieu prononce sur ce monde soumis à la puissance des ténèbres. La trajectoire du christianisme, c'est la conscience de plus en plus vive au fil de la réflexion que ce oui sur l'humanité en Jésus-Christ il submerge le non, il l'engloutit. Comme l'éclat du Seigneur qui remplit l'univers mieux que l'eau ne couvre les terres ! Le oui de Dieu, c'est un tsunami. Et voilà pourquoi plutôt que de la double prédestination, je fais le choix de la réconciliation universelle de la création avec le Dieu de Jésus-Christ.

5 Je crois aussi qu'il faut en fin de compte sortir de la spéculation. Car le discours du prophète Sophonie, comme celui de Jésus d'ailleurs, est inscrit non dans l'ordre de la réflexion ou de la contemplation, mais dans celui de l'interpellation. Comme au temps de Sophonie alors que Josias tentait de réformer Israël, comme à l'heure où Jésus inaugure son ministère, celui ou celle qui est devant Dieu est appelé à faire des choix. La parole prophétique est une parole de crise, une parole pour la crise. De nos jours, les crises on les gère. Il y a même des cellules de crise. Or la crise, c'est précisément le moment où l'on prend une décision, où l'on fait le tri (krino en grec veut dire trier), où l'on fait le choix entre plusieurs possibles, entre la grâce et le jugement, entre le oui et le non. Il y a invitation pressante à décider. Il faut trancher, se décider pour ou contre Dieu, pour le glaive ou pour la paix, puisque l'un et l'autre sont possibles. Il faut trancher : une décision, c'est aussi une incision et ça peut faire mal. Car la vie devant Dieu est

comme le pressoir où l'on sépare le jus de la peau et des pépins. Elle est comme le feu qui purifie le minerai pour en garder le métal précieux et en rejeter les scories. Elle est comme cet homme qui élague ses arbres pour leur permettre de mieux pousser. Le sarment qui ne porte pas de fruit on le coupe et celui qui porte du fruit, on l'émonde pour qu'il en porte encore plus. Et là c'est notre responsabilité qui est mobilisée. En tout cas, il nous incombe de répondre à cette interpellation de Dieu, librement, souverainement, absolument. Je pense au récit de la Genèse. Dieu engloutit la méchanceté de l'homme dans les eaux du déluge. Dieu dit non. Dans l'arche il sauve Noé un petit reste. Dieu dit oui. A l'humanité il laisse un signe, un arc dans le ciel. De ce signe que ferons-nous ? Une arme pour la guerre ou un trait d'union pour la paix ?

AMEN